



PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Carlos Liscano**
Titre : ***La route d'Ithaque***

ISBN : **2-264-04350-4**
N°**3965**
Prix : **7,80 €**

Vladimir cache mal sa haine des clandestins. Pourtant lui aussi erre sur les routes et dort dans les squats. Bandit uruguayen en cavale et échoué en Europe, il a cependant eu sa chance : une femme suédoise, un enfant et la promesse d'une régularisation. Mais la terreur du confort et sa soif absolue de liberté ont pris le dessus. Alors il a fui. De Stockholm à Barcelone, il va maintenant découvrir l'univers impitoyable des sans-papiers. De ses années d'oppression sous la dictature uruguayenne à son exil en Europe, Carlos Liscano tire un roman puissant et acerbe qui expose la part maudite du monde occidental. Celle de ces millions d'Ulysse échoués sur les rives d'une impossible Ithaque.

**« Un auteur d'une dimension et d'une force narrative exceptionnelles. »
François Reynaud, *Page des Libraires***

CHAPITRE PREMIER

Tout a commencé je ne sais pas comment. En tout cas, je l'avais bien cherché, et depuis longtemps. J'en avais tellement envie que tout mon corps me démangeait, et ça, ça se paye. Dès qu'on sort des sentiers battus, on commence à le payer. C'est ce que j'avais fait. J'avais quitté l'Uruguay pour le Paraguay. Le Paraguay pour le Brésil. Le Brésil pour la Suède. Et la Suède pour l'Espagne, à Barcelone. Et maintenant je retournais en Suède. Je crois qu'en chemin l'envie m'était encore venue de changer de destination. D'aller n'importe où. On est comme ça, on n'est pas encore arrivé qu'on veut déjà repartir, comme si les choses devaient s'arranger parce qu'on change d'endroit.

Elles ne s'arrangent jamais, les choses, nulle part. Et on le sait, et on ne fait rien. Ou peut-être qu'on ne le sait pas, on est un peu bête, un peu timbré, et on ne s'aperçoit de rien. On les voit, les choses, et on croit que c'est bien comme ça, tout est contre nous et on pense que c'est normal, que c'est la règle. Les choses sont toujours pareilles, où qu'on aille. Elles sont là, qui résistent, indifférentes au froid, à la chaleur, à la pluie.

Je le savais. Ou du moins je le savais en partie. J'avais fait mon apprentissage, ce n'était pas de ce côté-là que ça me prenait. C'est par une autre porte que le vent m'entraînait dans la cervelle. Mais je crois que tout en sachant ce qu'il

en était, en plein retour à Stockholm, malgré tout, l'idée me passa par la tête de fuir, n'importe où, ailleurs, voir s'il existait un peu de réconfort quelque part.

N'importe où, sauf à Paris. J'ai toujours été mal à l'aise avec les Français, je ne sais pas pourquoi. Ce n'est pas leur faute, aux Français, mais c'est sûr, ils me mettent mal à l'aise. Je n'ai été qu'une seule fois à Paris, quelques jours, en allant à Barcelone, et je n'ai pas ressenti ce malaise. Il était quand même là.

Ce malaise, c'est peut-être une ancienne petite amie qui en est la cause, elle était professeur de français et elle m'a quitté pour un autre, un type, un imbécile. C'est peut-être ça la raison, une petite douleur dans la poitrine, du ressentiment. Les Français ne m'ont jamais rien fait, directement, ni en bien ni en mal, mais les idées fixes, c'est comme ça, elles vous viennent et restent là, pour toujours. Mon idée fixe à moi, c'est les Français. Paris, quand j'y étais, pour un nouvel an, je m'y suis même trouvé assez bien. Plein de Noirs, de Latino-Américains, et de marijuana. Jamais je n'avais vu autant de marijuana en même temps que dans une soirée où j'étais, et en plus elle était gratuite. C'était leur affaire.

Ce voyage serait le dernier. J'avais tout le temps cette pensée en tête, comme une foi. Je voulais m'en tenir à ça, ne plus bouger. Je ne repartirais plus de Stockholm, pour rien au monde. C'était ce que je me disais, « Vladimir, c'est la dernière donne, on ne cherche plus, fini de faire l'idiot un peu partout ».

Il fallait que ce soit la dernière, il n'y aurait plus de voyages. Je ne pouvais passer ma vie à écouter l'autre, celui qui à chaque instant me demandait de fichier le camp, de quitter une situation, avant même que les choses ne commencent à se stabiliser. Ça ne serait pas facile. Ne pas écouter l'autre n'a jamais été facile pour moi. S'il insiste, je fais mes paquets et je m'en vais, en sifflant tout bas, en faisant le distrait, sous la pluie.

Il a tout pouvoir sur moi, ce porc. Il m'y obligeait déjà quand j'étais gosse, je m'échappais et j'allais me fourrer dans les embrouilles. Mais cette fois, non, cette fois je ne l'écouterais pas. Je faisais ce voyage pour ne plus bouger après, comme si j'avais déjà choisi l'endroit où je vivrais le reste de mes jours, où je voudrais mourir un jour. On verrait combien de temps je montrerais tant de bon sens, une si ferme résolution. J'hésitais, je n'ai jamais eu trop confiance en moi pour ce qui est de ne pas faire de bêtises. Même quand il n'y a pas de puits, je m'arrange pour tomber dedans.

Je voyageais en train, vers le nord. Cela faisait deux jours que j'étais en route, toujours vers le nord, vers Stockholm. Je n'avais pas dormi de tout le voyage. Le train quittait maintenant une grande ville et je pensais que ça ne pouvait être que Göteborg. Je n'en étais pas sûr, je n'avais été qu'une seule fois à Göteborg, quelques heures, et je n'en avais pas vu grand-chose.

La femme qui était assise à côté de moi, une Polonaise, commença à me parler en espagnol. Je répondis en essayant de ne pas entamer de conversation. Je voulais réfléchir, imaginer ce qui m'attendait quelques heures plus tard, ma rencontre avec Ingrid. La Polonaise ne me lâchait pas, elle continuait à me parler, de n'importe quoi. Si elle ne se taisait pas, j'allais devoir changer de place.

Moi, j'avais toujours une Polonaise pas loin de moi. Ou pire, un Polonais. Je ne les aimais pas, les Polonais, j'en avais connu pas mal, dans les restaurants où je travaillais, ou quand je distribuais des journaux. Tout le temps avec leurs problèmes, les Polonais, des gens qui ne sont jamais en paix avec rien. Ils détestent tout le monde, indifféremment, résolument, mais même comme ça ils ne sont pas contents.

Ils ne sont même pas capables de faire semblant d'être contents. Ils ne font que détester, ils ne s'amuse pas, je ne sais pas comment ils tiennent.

Moi aussi, au fond, je suis un peu comme ça, assez polonais, capable de détester toute ma vie, pour des riens, parce que quelqu'un a essayé de faire quelque chose, a voulu me passer dessus un jour, il y a une éternité. Je lui jure que je me vengerai, et je la garde en moi, cette vengeance, elle me pourrit la tête, je souhaite mille saloperies à l'autre. Peut-être que j'ai un ancêtre polonais dans ma famille, quelqu'un qui un jour a fait ses paquets et qui est parti pour le Río de La Plata, histoire de voir s'il trouvait son bonheur. Sûr que ça n'a pas dû marcher pour lui dans ces pays-là, pleins de gens théoriciens et discuteurs.

Le train roulait maintenant à grande vitesse, pourtant nous n'étions pas encore sortis de la zone urbaine. Je me souvins que quelques années plus tôt, deux trains s'étaient tamponnés, une nuit, de plein fouet. L'accompagnateur de l'un des machinistes avait pu voir l'autre train alors qu'il n'était qu'à quelques mètres. Il avait ouvert une portière et avait sauté. Il n'était pas encore par terre que les trains se heurtaient. Les machinistes étaient morts écrasés. Le garçon avait couru cent mètres, avant de sentir qu'il s'était tordu la cheville.

À l'époque, cette histoire m'avait occupé l'esprit des jours et des semaines durant. Il y a des gens comme ça, qui voient tout d'un seul coup d'œil et qui prennent une décision. Ce sont les meilleurs, d'un seul coup d'œil, comme le garçon du train. Comment faisait-on pour arriver à être comme ça, un vrai lynx, pour voir la mort devant soi, vous foncer dessus à cent à l'heure, et trouver le temps de réagir ? Moi, je vois toujours tout après que ça m'est passé dessus, et même deux fois, à l'aller et au retour.

J'en avais parlé plusieurs fois avec Ingrid. Comment est-ce que ça s'était passé ? Quels souvenirs en restait-il ? Des lumières droit devant, on ouvre la portière et on se jette. Courageusement, dans la nuit, dans la vie.

Ou bien n'était-ce que de la chance ?... Mais la chance il faut aussi l'aider, un petit peu. L'aider, la pousser à se manifester, avec courage. Je n'avais ni l'une ni l'autre, ni chance ni courage. Je n'en ai jamais eu, déjà tout gosse j'étais comme ça. À une époque j'avais même cru que je pourrais en tirer parti, en travaillant ma malchance, ma lâcheté. Je jure que c'est vrai, qu'à une époque j'avais pensé à ça comme solution définitive. Se laisser porter, ne pas opposer de résistance, à cheval sur l'infortune, vers l'indignité totale. Et voir ce qu'on y trouvait, creuser un peu. On pouvait peut-être y trouver quelque chose de définitif, pour toujours. Quand on n'est pas digne, on peut au moins essayer d'être complètement indigne.

Mais on ne le supporte pas. On n'arrive pas au bout, on n'y arrive jamais. Ça oui, ce serait avoir du courage, entrer dans l'indignité, en tenue de gala, toutes voiles déployées, sans se troubler, tout chargé de gloire. Le courage seul, pur, dur, ne vaut rien non plus, mais en avoir un minimum, ça peut servir. J'en aurais eu besoin, ça m'aurait peut-être été utile, un peu de courage. Mais même pas.

— Je parle espagnol. Un peu. Je suis polonaise. Et toi ? Je sais, Amérique latine. Tu parles suédois ? Moi je parle suédois. Les Suédois croient que je suis suédoise parce que je suis... Comment dit-on ? Les cheveux. On dit blonds ? Oui ? Mes cheveux blonds et moi pas d'accent.

Puis elle me tourna le dos et se mit à bavarder avec un homme qui était de l'autre côté du couloir, je ne sais pas ce qu'ils se disaient. Ils discutaient en suédois. Au-dehors le paysage d'usines commençait à laisser la place à un paysage de maisons. Il

n'y avait pas beaucoup de neige. Vers le nord, vers Stockholm, la campagne était blanche. C'était comme si j'étais déjà arrivé. Fin du voyage, après deux jours, depuis Barcelone, assis, sans couchette. Mais il restait encore trois ou quatre heures de trajet. Je ne savais plus comment me tenir sur mon siège. Mais surtout je ne voulais pas parler, ni qu'on me parle.

— Pourquoi les gens fument ? Moi allergie, beaucoup allergie. Pas de place dans wagon non-fumeurs. Moi accepte voyager ici, mais pourquoi ils fument ? *Varför* ?

Je ne lui répondis pas. Je comprenais maintenant ce qu'elle avait dit un instant plus tôt. C'est de cela qu'elle discutait avec le passager de l'autre côté du couloir, pour lui dire de ne pas fumer. Si je voulais fumer, il faudrait que je quitte ma place, ou alors que je supporte la Polonaise. C'est ce que je disais, ils sont toujours en guerre contre quelque chose, contre quelqu'un, ces Polonais. Des philosophes.

— *Vad gör du i Sverige* ? Qu'est-ce que tu fais en Suède ?

La femme disait deux fois la même chose. Elle se traduisait elle-même, comme un écho déformé. Moi, après être resté si longtemps hors de Suède, je commençais à reconnaître quelques mots, quelques expressions. Mais j'étais encore loin de comprendre tout ce qu'on me disait. Avant non plus je ne comprenais pas trop, quand je vivais à Stockholm. Toujours comme ça, à moitié, en devinant. Cette langue, personne ne peut en venir à bout, il faut être suédois.

La Polonaise passait d'un sujet à l'autre, sans transition. Ou peut-être que c'était moi qui n'écoutais que par intermittence et qui perdais ce qu'elle disait entre-temps. Ça ne m'intéressait pas, ça m'énervait, et de plus en plus.

— Qu'est-ce que tu fais en Suède ? – Elle répéta sa question.

— Je vis.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vis.

— Ça gêne ? Je veux dire, que je parle, ça gêne ?

— Pourquoi ?

— Je sais pas. Je pense que ça gêne. On dit gêner ? Je veux dire qu'à toi pas te plaire que je demande.

— Je ne parle jamais beaucoup.

— Irina, je m'appelle. Toi ?

— Vladimir.

— Vladimir, toi croire que je parle mal espagnol ? Moi je parle au présent. *Bara i presens*. Seulement au présent. Et au passé. On dit passé composé, non ? J'ai vécu avec un Chilien. Avec lui j'ai appris espagnol. Je vais apprendre espagnol. Tous les ans je dis je vais apprendre espagnol.

— Tu parles très bien.

— Très mal. Seulement au présent. J'ai trop étudié. Latin, suédois, anglais, russe, allemand, français. Fatiguée, très fatiguée.

Je pris un livre dans ma poche et commençai à chercher une page. Même si je ne lisais pas, j'allais essayer de faire en sorte que la Polonaise ne me parle pas.

Elle m'interrompit de nouveau, avec son mélange d'espagnol et de suédois.

— Les Latino-Américains sont des machos. Tu crois pas ?

— Si tu le dis.

— C'est pas moi qui le dis, tout le monde *vet...* le sait. Les Polonais aussi sont des machos. Moi... *hatar*. Comment dit-on *hata* en espagnol ?

— Je ne sais pas ce que ça veut dire.

— Détester, peut-être ? *To hate*. Ça se dit détester ? Oui, détester. Moi détester la Pologne. *Jag älskar Sverige*. J'aime la Suède. La Pologne c'est rien que des

communistes et des curés. Mon père communiste. Toute la vie communiste. Moi jamais est communiste. Mon père veut que moi apprendre les langues. Moi j'ai déjà su que je veux vivre en Suède. C'est pour ça que j'ai appris le suédois. Je vais en Suède une fois. Je tombe amoureuse de la Suède et d'un garçon suédois. Moi alors je suis restée. Jamais plus la Pologne. Pourquoi toi tu vis en Suède ?

— Je ne vis pas en Suède, je vis en Espagne. Je suis en train de m'installer en Suède.

Je regrettai aussitôt de lui avoir répondu. Est-ce qu'elle avait besoin de savoir où je vivais et ce que je faisais ? D'ailleurs, ça n'était pas vrai non plus, je ne vivais nulle part. Je vivais dans le train, c'était là que j'habitais. J'aurais dû lui dire : « Mon domicile circonstanciel, c'est ce train. Normalement, c'est la rue. »

— Qu'est-ce que tu fais en Espagne ?

— C'est mes affaires.

— Comment ? *Vad sa du* ? Qu'est-ce que tu as dit ?

— Que ça ne te regarde pas.

Je devenais désagréable et elle se tut quelques secondes. C'était peut-être ça, la solution, être brutal avec elle. Je me trompais, elle reprit aussitôt.

— Tu sais quoi ? La Pologne s'en sortira pas, elle est pleine de curés et de communistes.

— Il n'y a plus de communistes.

— Tu crois ça ? C'est toujours pareil. Des communistes et des curés. Tu veux pas aller au wagon-restaurant ? *Kom ! Allez !* Je vais prendre un café.